



Hygie

Institut de Recherche
et de Formation

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 24 Juin 2023

Table des matières

REPRISE ET TRANSITION.....	2
VOUS AVEZ DIT CORPS ?	7
LES DEUX CORPS D'HOMO SAPIENS : UN NOUVEAU MODELE NEURO- PSYCHANALYTIQUE.....	22
DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE.....	27

REPRISE ET TRANSITION

Je vous ai laissé à la fin du dernier séminaire sur deux développements. Le premier concernait à la fois, intriqué, le contexte social actuel de la psychanalyse dans la réalité sociale (comme allergique à la psychanalyse structurale) et la position structurelle « incognito » des psychanalystes structuraux qui s'inscrivent dans son champ. J'ai tenté de montrer que, quel que soit l'accueil que l'on pouvait avoir dans la communauté psychanalytique actuelle, **il n'en resterait pas moins que cette manière subjective d'être au monde aurait le même effet d'invisibilité**. Ce seraient donc, au-delà des péripéties et des effets de groupe, un état de fait non pas conjecturel mais structurel. Il me semble que sur cette position subjective radicale du psychanalyste structural dans le collectif, j'en ai dit un peu plus qu'à l'habitude. Mais sans doute pas encore suffisamment. Je vais tout à l'heure y revenir. C'est essentiel si on veut penser la psychanalyse en extension autrement que du côté de la transmission du corpus et de l'esprit de la psychanalyse à destination du collectif. C'est ce que le détour, long, très long détour, du côté des arts puis du mystique, a pour objectif. Dire enfin ce qu'il en est « réellement » de la sempiternelle et prétendue psychanalyse en extension que l'on oppose à tort à la psychanalyse en intention. Comme si c'était, pour le psychanalyste, deux manières différentes d'être au monde. Ce qui supposerait qu'il serait clivé.

Le second développement concerne la fonction (économico dynamique) de la pensée sauvage cognitive dans le fonctionnement et la structuration de l'appareil psychique. Je suis revenu une fois encore sur sa prévalence, dans l'économie psychique, comme fonction substitutive à l'adaptation « instinctuelle » à l'environnement et aux autres, perdues, par le truchement de la constitution de « savoirs », constitutifs de la réalité sociale « symbolique ». Partant, j'ai tenté de faire entendre l'importance qu'elle avait dans la cure. Jusqu'à présent j'avais porté l'accent sur **l'idéalisation de la pensée productive « rationnelle »** qui se joue dans la cure comme un empêchement à permettre la reprogrammation par l'auto-organisation de l'appareil psychique. C'est dans cette perspective qu'il faut entendre les deux premiers temps de la cure. Celle de construction d'une mythologie « individuelle » constituée comme un « savoir » sur les raisons alléguées (et non les causes) des souffrances que le psychanalysant éprouve. Il s'agit d'abord de rendre explicite (et non conscient : savoir n'a jamais guéri personne) dans une sémantique raisonnée (« un discours ») l'organisation « symbolique » (« préconsciente » au sens archéo freudien : ce qui est dans la langue,

mais « insu ») pour en démontrer, justement, l'inanité. Suit alors la phase de déconstruction qui a pour objet de rendre à nouveau la faille subjective, celle des origines, crûment opérantes. Non plus comme « éprouvé », mais comme « ressenti ». Ressenti véritable. Ressenti sans lequel il n'y aurait pas possibilité de réactivation de l'auto-organisation orientée dans le sens d'une restructuration de l'appareil psychique à la fois topique et dynamique. Restructuration qui se substitue à celle que le processus d'adaptation propre à la névrose avait précédemment établie comme solution adaptative de survie, pathologique ou non, à partir de montages mythologiques imaginaires. Ces montages « imaginaires » ayant pourtant informés et programmés concomitamment la mémoire procédurale « comportementale ». Elle s'avère dès lors « fixée », symptomatique donc de ce fait, répétitive.

Détournement de la pensée sauvage à des fins de montages de survie, ou névrotiques, ne veut pas dire pour autant que la pensée sauvage soit, dans son fonctionnement ordinaire, vouée à des mythologies délétères de survie ou psychonévrotiques. Sa fonction ordinaire, adaptative, est de fomenter des « savoirs » mythologiques partagés par un collectif qui permettent de s'adapter aux conditions changeantes de l'environnement physique et de procéder à structurer en permanence le collectif en fomentant alors un ordre symbolique social qui permet et organise les relations interindividuelles de coopération et de collaboration, d'échange et d'alliance. La pensée sauvage est ce qui vient en lieu et place des réactions instinctives adaptatives programmées génétiquement et activées épigénétiquement (sous les espèces de l'imprégnation, mais pas seulement). Il ne faut pas perdre de vue que la pensée sauvage « structurante et taxinomique » est à l'œuvre antécédemment chez nos cousins Denisova et Néandertal et d'autres espèces (Flores ...etc.). Chez eux, elle est à l'œuvre « directement » sans être reprise dans la langue syntaxique et mythologisée sous forme de récit réflexif. Cette dernière remarque est utile pour les psychanalystes et les psychothérapeutes qui reçoivent des enfants infans ou TED. Il n'y a pas chez eux de « pensée réflexive consciente ». Dans la terminologie de la psychanalyse structurale, cette pensée sauvage est « préconsciente ». C'est-à-dire non réflexive... Mais tout à fait opérante. Je sais à quel point cette histoire de pensée sauvage fait problème à la plupart d'entre vous. On a tellement l'habitude de restreindre les capacités intellectuelles de l'homme à la pensée réflexive consciente imaginaire : l'intelligence des choses. Il est vrai qu'Homo sapiens, mythologue doué de la langue syntaxique, transcrit, lui, le protolangage organisé comme un savoir concret en l'élaborant comme un « discours » où opèrent les significations. Le

mythologue chez Homo sapiens est d'abord un traducteur qui permet de représenter dans la langue une structuration symbolique sous-jacente qui échappe au collectif.

Pour en revenir au premier développement du dernier séminaire, j'ai tenté, et sans doute pour la première fois de manière plus systématique et structurale, de modéliser autant que faire se peut, ce qu'il en est de la position subjective universelle du psychanalyste. Son être, sa présence au monde au travers de la difficulté qu'il y a, en fin de cure, à abandonner définitivement dans la vie quotidienne le recours aux mécanismes dont **procèdent** (le terme n'est pas fortuit) les relations objectales. En particulier aux autres. J'ai insisté sur ce qu'avait de douloureux ce nouveau rapport au monde. Et quelles souffrances il déclenchait. Et pas seulement du fait de la déprogrammation radicale obligée des conduites et comportements logés dans la mémoire procédurale. Mais par l'effet que cette déprogrammation provoque quand elle s'opère et se finalise. **Apparaît alors le spectre honni de ce que j'ai appelé pour faire image, d'une « nouvelle solitude ».** Nouvelle solitude qui n'aurait pas alors pour déterminant le manque de l'autre ou des autres (ou de tout autre objet), mais le fait paradoxal qu'à ce moment-là les autres et les objets, en général, ne manquent pas. Ce qui est, dans un premier temps, intolérable. Être, quand il s'agit de position psychique « inversée », en radicale absence de besoin de l'autre que la position subjective inaugure. Sans doute est-ce dans cette perspective qu'il faille entendre le « *seul comme je l'ai toujours été dans la relation à la cause analytique* » que Lacan évoque lors de l'acte de fondation de l'école freudienne de Paris en 1961. Solitude non plus délétère, mais inhérente à la convocation non pas à la « cause analytique », mais à la position subjective singulière dont l'obligation d'acter la psychanalyse s'en suit pour certains. Non pas délétère, mais ressentie d'abord comme tel comme si on faisait retour à un état antérieur (j'évoquerai ultérieurement l'Eden) quoi qu'on sache qu'il n'en est rien. Mais le ressenti y ressemble. « *J'ai toujours été comme ça* », s'entend-il dire... ce qui est à la fois vrai et tout à fait erroné. Sinon il n'aurait été nul besoin de passer par la cure analytique.

C'est cette nouvelle solitude subjective enfin assimilée qui permet le lien social, sous les espèces de l'indifférence engagée. Elle change le rapport aux autres et au monde. Il n'empêche en rien que s'éprouvent et se ressentent des émois dans ce rapport à quelques personnes. Il est vrai que le terme « indifférence » connote habituellement un éloignement teinté de froideur et évoque le désintérêt et le détachement. Dans le cadre de la psychanalyse structurale, il faut entendre « indifférence » de manière

oxymorale comme opérateur du lien social en cela qu'il se dissocie de la relation d'appropriation /rejet objectal ordinaire. J'avais précisé que l'indifférence engagée tenait lieu et place de la neutralité bienveillante freudienne qui, elle, est un mode relationnel objectal « sublimé » ou « idéalisé ». C'est un comportement volontaire. Voir technique. À contrario l'indifférence engagée est de fait un état psychique permanent de rapport au monde. C'est donc que cette indifférence-là n'est en rien insensible. Elle est authentiquement sensible d'autant qu'elle exclue toute motion « affective » dont se teintent toujours les relations interpersonnelles objectales. **On passe de l'affectivité objectale à la sensibilité subjective.** Étant aussi entendu que les effets neurobiologiques perçus et ressentis sont, dans les deux situations, identiques. Mais dans le premier cas, ils sont au service des relations et dans l'autre au service du lien. Dans les premiers temps de la structuration inversée, on peut, en première approximation, confondre. D'autant qu'il n'y a pas de vocabulaire propre à rendre compte des modalités ressenties du lien. On est condamné à utiliser le lexique et les formulations linguistiques qui, ordinairement, rendent compte des relations affectives objectales, sentimentales ou amoureuses. Ce qui est peu pertinent pour exprimer dans la langue ce lien et ce mode d'être très singulier qui se noue avec autrui dans toutes circonstances. Il ne faudrait pas réduire cet état de fait à un simple défaut de vocabulaire. Il est d'ailleurs peu probable que l'on puisse proposer un lexique spécifique pour en parler, car ce lien social, et ces différentes variantes, ressort du subjectif par essence sémiotiques. À ce titre, on peut conclure qu'il est intrinsèquement impossible à « représenter » dans la langue. Il ne peut qu'être exprimé. Y compris dans la langue constituée d'habitude pour représenter imaginairement les relations affectives, sentimentales, amoureuses. Seuls les poètes, quand ils sont poètes, y accèdent. D'ailleurs à le vivre on est peu enclin à verbaliser ce que l'on ressent. D'autant plus qu'il s'agit toujours, dans l'équanimité la plus équilibrée, d'une tension psychique constante (**sans excitation**) régie par le principe de jouissance et non pas par le principe de plaisir (qui régit les relations sentimentales, affectives, amoureuses). Le principe de plaisir est antagoniste à la jouissance (constante) puisqu'il est régi par le Moi, donc cyclique, en cela qu'il fonde sa dynamique sur le manque. Il consiste à l'abaissement des tensions (excitations) au niveau le plus bas grâce à l'appropriation /consommation de l'objet censé combler le manque... Dans la jouissance, il n'y a pas de manque à combler puisqu'il n'y a pas d'objet et donc pas d'excitation. Ce qui spécifie l'économie dynamique du lien social.

C'est dire, dans la position au monde inversée, que ce principe économique-dynamique est identique dans ces trois modalités de rapport d'humanité aux autres humains. Elles sont, en apparence, d'une consternante banalité. Si la modalité économique-dynamique est semblable quel que soit la modalité du lien social en jeu et qu'il n'y a pas de degré d'intensité entre eux ni de valeur différente. Il n'y a pas la « passion sublime » et la « présence singulière ordinaire ». Du point de vue du lien humain, l'une et l'autre sont équivalentes et se valent. Dans le précédent séminaire, j'avais commencé à m'en expliquer. J'ai proposé une taxinomie élémentaire - assez frustrante, il est vrai - pour tenter d'en rendre compte de manière raisonnée. Et permettre ainsi de distinguer phénoménologiquement les caractéristiques propres de ces trois modalités de ressenties « sensible ». Comment ces trois modalités se « conscientisent » psychologiquement et s'éprouvent « neuro-physiologiquement » ? C'est-à-dire quelles sensations particulières et différentes caractérisent chacune ? J'avais proposé, liminairement, trois états psychiques : l'attention (singulière), l'affection (particulière) et la tendresse (dédiée).

Bien sûr, quand on a dit cela, on ne dit rien de plus que ce qu'une psychologie descriptive, assez juste de surcroît, pourrait proposer. Je ne parle même pas de ce que pourrait élaborer un phénoménologue. Ricoeur en particulier, mais aussi Heidegger, en passant par Merleau Ponty et aussi Sartre qui sont, à l'exception d'Heidegger, des « empiristes » dotés d'une mythologie censée fonder une approche parascientifique de ce vécu et de ce ressenti. Pour cela, comme le découvrait Heidegger, il faut passer par la sauce du « Logos ». Logos qui transforme ce « vécu » et ce « ressenti » en « phénomènes ». À partir de quoi on peut construire un modèle « d'être au monde ». Le modèle de la psychanalyse structurale a l'ambition, lui, de se situer en amont de ces tentatives « super structurelles » phénoménologiques. Tenter, d'un point de vue métapsychologique, d'en dire sur ce qui les causes du point de vue de la métapsychologie structurale. Étant entendu que la métapsychologie structurale ne puisse avoir recours aux mythes de libido, de pulsion, de désir qui ne sont, si on pousse l'analyse, que des concepts succédant ou parallèles à ceux d'une phénoménologie empirique. C'est pourquoi les phénoménologues ont une certaine attraction/répulsion pour la psychanalyse freudo lacanienne : elle leur est proche et concurrente. A contrario, un psychanalyste structural ne peut avoir d'attraction pour la phénoménologie classique : elle n'est pour lui qu'une mythologie sophistiquée qui se présente fallacieusement comme une science humaine.

VOUS AVEZ DIT CORPS ?

Pour que ces trois modalités de lien « social » aient une certaine consistance, il faut faire intervenir non pas les « affects » ou les « sentiments » qui sont des ressentis pris dans la langue, mais des « intentions » (attraction/répulsion) qui émanent du corps sous l'égide de réactions différenciées neuro cérébrales. Le mot, aussi parlant qu'obscur, est lâché : **le corps**. Quid des états du « corps » pour exprimer l'une de ces trois modalités de lien humain ? Ou encore quelles sont les « intentions » corporelles d'expression des trois modalités de lien et comment elles se manifestent en « actes » dans la réalité sociale ? Ce qui implique que l'expression /actes de ces trois modalités de liens sont non seulement compatibles mais codées dans l'ordre symbolique social dans lequel elles s'expriment et s'actualisent. Au siècle dernier, avec Thiberge, à l'Invention Freudienne, nous avons organisé une journée d'étude intitulée « Qu'est-ce qu'un corps ? ». Ce qui en était ressorti n'était guère intéressant. Tout au plus avons-nous pu avancer que le corps n'était pas le schéma corporel, qu'il avait à voir avec l'investissement psychique de l'organique et qu'il ne se réduisait pas non plus à l'apparence physique. On avait aussi évoqué l'image inconsciente du corps proposé par Dolto, de manière assez confuse et nébuleuse. La lecture qu'en a faite Gérard ne nous était pas, à l'époque, encore connue.

Vous allez me dire qu'encore une fois, en banalisant les mythes freudiens de pulsion, de libido, de désir, une fois de plus, je tente d'esquiver la réalité sexuelle. Excitation sexuelle qui serait au centre de la structuration et du fonctionnement de la vie psychique (pulsion, libido dit-on). Dans tous ces états. Vous allez me dire que ma vieille tradition calviniste fait de moi un puritain indémodable qui répudie ce qu'on nomme « sexualité ». Comme si ce puritanisme m'avait fait éliminer la trivialité des relations sexuelles de la modélisation de l'appareil psychique. La psychanalyse structurale serait alors une variante du spiritualisme. Une variante travestie en pseudo matérialisme, pourrait-on dire autrement. Quand il s'agit de connaissances de l'humanité de l'homme, la phénoménologie et la psychanalyse quand elle est freudo lacanienne, émargent en un troisième courant qui se situe entre matérialisme et le spiritualisme : le rationalisme. Rationalisme qui consiste à tenter de faire coïncider une approche philosophique ou psychologique des phénomènes humains avec la rigueur d'une approche et d'une méthodologie objective de nature para scientifique. À propos de la métapsychologie freudo lacanienne, j'ai parlé dans le séminaire précédent de parodie rationaliste. La métapsychologie structurale, elle, est

radicalement matérialiste. Et son rationalisme n'est pas une parodie. Parodiques, c'est, au mieux, ce que les métapsychologies freudo lacaniennes sont. Et paradoxalement, la métapsychologie structurale est matérialiste, justement parce que mon puritanisme est d'obéissance calviniste. Disons même que mon puritanisme va au-delà de ce que Calvin lui-même professe pour comprendre le rapport des humains au monde. Le puritanisme de Calvin part du dogme de la « prédestination prélapsaire ». J'ai déjà évoqué cet aspect de la théorie calviniste. Calvin considère que si Dieu est omniscient alors, lors de la création de l'homme, il ne pouvait ignorer que l'homme Adam et la femme Ève goûteraient aux fruits de l'arbre de la connaissance. Même pire, puisque ses dessins sont inconnaissables, il les aurait programmés pour qu'ils transgressent cet interdit. Donc qu'ils accèdent au « savoir » et à la « sexualité ». En quelque sorte, la « faute » aurait été intentionnellement programmée. Ce qui se tient. L'intention de dieu serait que l'homme fasse l'expérience du mal. Après le bon (et le mauvais) de l'éden, le mal (et le bien) de la vie terrestre. Calvin en conclut que dans cette vie terrestre l'homme est radicalement pris dans le mal... sans possibilité de rémission terrestre. Seule la grâce peut y remédier. Grâce que Dieu seul octroie (thèse augustinienne). Mais le mal de l'homme chez Calvin ne se comprend que par opposition au « bon » édénique que l'homme est censé retrouver dans la vie éternelle. Il est essentialiste : le mal existe. Mon matérialisme exclut à la fois le recours à l'idéalisation édénique et à la surmoïsation terrestre. L'homme n'est que ce qu'il est. C'est-à-dire ce que l'évolution lui a fait être. Au regard d'une conception darwinienne, il ne peut être autrement tant que son patrimoine génétique est ce qu'il est. D'un point de vue de l'objectivité scientifique, il n'est ni bon ni mauvais. Ou, autrement dit, ce qui est « bon » est adaptatif et ce qui est « mauvais » est nul à l'adaptation. Et le bien et le mal ne sont que des catégories culturelles (parmi d'autres) qui permettent l'organisation du collectif et sa pérennité. En anthropologie structurale il ne s'agit pas du bien et du mal, qui sont des catégories éthico-morales, ni de bon et de mauvais qui sont des catégories kleinienne, mais le rapport à ce qui est, arbitrairement, interdit, permis ou toléré. Catégories éthico-morales qui sont toujours le résultat d'une idéalisation « imaginaire ». Ma lecture du dogme de la prédestination prélapsaire est matérialiste. Et vous entrevoyez sans doute ce que j'entends par misanthropie du psychanalyste. Ce que Calvin affirme, contre le dogme catholique de la responsabilité de l'homme dans la chute, c'est que l'homme est ce qu'il est, et que, trivialement, on ne peut rien changer de son « essence ». Ce qui est objectivement vrai. Qu'il faille qu'il passe par un réseau de moments théologiques pour arriver à cette trivialité est, à son époque, tout à son honneur. Spinoza n'aurait pas produit ce qu'il a produit (sur la substance) si avant lui

Calvin n'avait pas affirmé ce truisme. Truisme que je reprends à mon compte en affirmant, qu'au cœur de cette réalité humaine, telle que l'évolution l'a faite, il y a la novation de l'appareil psychique comme fonction nouvelle permettant l'adaptation, hors fonctionnement instinctuel, avec l'avènement de l'éprouvé subjectif. C'est ce que la genèse raconte à sa manière.

Pour en finir, temporairement, avec l'allégorie de la genèse, et avec cette exégèse digne du café du commerce, tout se passerait comme si ce récit mythologique racontait ce qu'il en est ontophylogénétiquement de la structuration de l'appareil psychique et d'abord de l'humanité de l'homme quand elle est régie par la seule instance subjective : c'est l'Eden. La chute raconte l'avènement de la dimension qui s'avère quand l'homme accède au savoir par la vertu du serpent et de la pomme, qui corrompt la femme, c'est-à-dire l'accès à la langue. L'être humain est alors une victime (par dieu) condamnée à la survie. Cet épisode de la transgression connote, dans cette perspective, un passage dans la transformation et la structuration de l'appareil psychique. Le passage de la présence subjective et du lien social universel à la relation au monde objectal et aux malheurs qui en découlent. La malédiction c'est d'accéder à la conscience de la conscience par la vertu de la langue qui interdit alors le « bonheur ». Épreuve par laquelle il faut, selon Calvin, passer et à laquelle il n'est possible ni d'échapper ni de se racheter. Reste la grâce. Et la **vie** éternelle promise qui ne serait plus la survie. La vie enfin...

Pour ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est après la chute que le corps apparaît dans toute sa nudité, pourrait-on dire. Eve et Adam s'aperçoivent alors qu'ils sont nus. Ce qui auparavant ne les avait pas effleurés. Ils se mouvaient dans l'Eden en corps subjectifs asexualisés. Après qu'ils en soient chassés, le corps leur apparaît comme sexué, je dirais même sexualisé, ce qui fait aussitôt ils le couvrent de vêtements. Comme si, dès lors, il fallait se garantir de l'excitation que la nudité procure. Ce qui indique qu'au sortir du paradis le corps est identifié comme représentant un genre. Et tout aussitôt, il se met en scène comme un objet « désirable ». C'est-à-dire appropriable. À convoiter. Ce qui pose la question de quelle **nature** le corps se constituait au paradis qui ne renvoie pas seulement à un retour à l'Eden. On sait seulement sa matérialité. Il y a résurrection de sa matérialité organique. L'homme n'est pas un pur esprit, une pure âme. Ce n'est pas un ange. Il y a donc, en creux, l'hypothèse qu'au Paradis le corps serait objectalisé. Le corps résurrectionné n'est plus le corps édénique non objectalisé. Il est à la fois subjectif / Ex- Sistentiel et moïque / objectalisé. A contrario, au temps édénique tout se passe comme s'il n'y

avait pas encore **dénaturation de l'homme**. Le corps subjectif est en symbiose avec tous les autres organismes vivants. Mais tout de même à part, quoique la dichotomie nature / culture ne soit pas avérée. Ce n'est pas seulement un organisme vivant. C'est un corps à l'image de dieu. Destiné quand même à régner, par délégation, sur l'ensemble du vivant. Le mythe là s'avère énigmatique. Ce qui est le propre du mythe : tenter de donner à une contradiction insoluble une pseudo solution. Tout se passe comme si Adam et Eve existent au monde, mais ne vivent ni ne survivent réellement. Dans l'Eden on Ex-Siste dans la vie terrestre on survit. Seule l'épreuve de la Mort et de la résurrection donne accès au Vivre.

Vous vous souvenez peut-être (la manière que vous avez d'écouter sans entendre et de lire sans « penser » fait qu'il se peut qu'il n'y ai pas de souvenir sauf exception rare) que j'avais évoqué, en reprenant métaphoriquement un concept de la théorie thermodynamique (laquelle reprise peut induire en erreur) qu'à la phase où la subjectivation s'avère, l'esquisse d'appareil psychique se présente comme un système de traitement d'information phonématique isolé. Car l'appareil psychique, tel que modélisé dans la psychanalyse structurale, son économie et sa dynamique ne peuvent pas être référés à une énergétique. **La seule chose que je voulais faire apparaître en utilisant cette métaphore pseudoscientifique, c'est que les trois registres topiques et économique dynamiques qui opèrent l'appareil psychique ont trois modalités particulières quant à leur interaction avec le fonctionnement organique, mais aussi avec les rapports ou relations avec l'extérieur, l'environnement physique et les autres vivants : [isolé/subjectif], [fermé/symbolique], [ouvert/imaginaire].** L'hypothèse de la psychanalyse structurale est que ces modalités sont si ce n'est « déterminées » du moins synchrones avec la structuration et le fonctionnement neurocérébral. Dans cette hypothèse, chaque registre devrait trouver sa représentation dans l'organisation complexe neurocérébrale du cerveau. J'en suis resté, moi, à ce que j'ai cru comprendre du fonctionnement neuronal, tel que Changeux et Atlan l'ont vulgarisé « scientifiquement ». En particulier le concept **d'objet mental**, pour l'un et **d'auto-organisation stochastique** (structure d'ordre par le bruit) pour l'autre et **de sélection par stabilisation sélective** qui fait le pont entre les deux, grâce à la théorie de l'évolution de Darwin. C'est dire qu'une fois qu'on a dit que le registre subjectif, du point de vue de l'appareil psychique, est un système isolé, on n'a rien dit que de métaphorique. Il est nécessaire de dire à quel système neurocérébral, à quelle organisation neurocérébrale, cette affirmation, qui jusqu'alors

n'est qu'une allégation, cela pourrait renvoyer. Comment il s'actualise dans la réalité sociale. Et ce ne peut être que par la corporéité.

Il faut bien avouer que mon recours aux neurosciences pour établir et valider un modèle d'organisation et de fonctionnement psychique peut apparaître à première vue comme scabreux ou, tout uniment, suspect. Et surtout analogique. Scientiste en un mot. Reste qu'aujourd'hui, nombre de chercheurs en neurosciences, sans doute fascinés, positivement ou négativement, par la psychanalyse freudienne (pas lacanienne), tentent de voir ce qui dans cette théorie (cette mythologie) peut tenir au regard de leur science. À vrai dire, si on les lit, pas grand-chose. Ce qui ne veut pas dire qu'il y aurait réfutation et destitution définitive de la psychanalyse. D'autant que la plupart des neuroscientifiques sont fascinés par la problématique (quasi philosophique) de l'émergence dans l'appareil neurocérébral de la conscience et les cognitivistes par l'apprentissage. À leur insu, ou parfois tout à fait sciemment (Naccache par exemple), ils considèrent, comme on l'a vulgarisée, que la théorie freudienne se limite aux rapports de « l'inconscient », que Freud a inventé, et de la « conscience », qui est un concept moralo-philosophico-psychologique. Les neuroscientifiques de ma génération ne finissent pas de s'émerveiller, et de faire référence au philosophe : Spinoza, Descartes, en particulier, mais pas seulement. Il semble que les générations de chercheurs qui leur ont succédé s'en départissent, enfin ! Comme si, à mon époque, on ne pouvait penser le fonctionnement neurocérébral d'Homo sapiens, que si on partait de catégories conceptuelles, ou non, issues de la philosophie ou de la psychologie rationaliste. Les éthologues, eux, n'ont pas eu ce handicap. Ce qui fait que ces chercheurs reprenaient des concepts issus d'autres champs, mais en ayant le plus grand mal à en donner une définition strictement spécifique à leur champ de recherche. Pire encore, ils se croyaient obligés de se justifier sur le bien-fondé de leur emprunt auprès de ceux qui représentent les champs où ils ont fait leurs emplettes. L'ambiguïté règne et pas seulement pour ceux qui les lisent. Pour eux-mêmes aussi.

À l'occasion d'un travail avec Gérard Guillerault, j'ai été amené à lire un ouvrage (Gérard, qui est un grand lecteur, me force à prendre connaissance de publications que jamais je n'aurais consultées... ce qui, en un sens, est salutaire) intitulé « *La nature et la règle* ». C'est un prétendu dialogue entre Changeux et Ricoeur. C'est intéressant. Mais ce qui m'a frappé, c'est la suffisance avec laquelle Ricoeur prétend donner des leçons de rigueur épistémologique, au nom de la phénoménologie, à Changeux en

pinailant « philosophiquement » sur des définitions terminologiques ou sur des concepts qu'il utilise. À l'évidence, Ricoeur, à son insu, méprise les neurosciences. C'est affligeant. Comme si la phénoménologie post Husserlienne était susceptible de rendre compte de l'esprit humain, mieux que les connaissances neurocérébrales accumulées par la recherche en neurophysiologie et en génétique ; ou, pire, qu'il fallait penser le fonctionnement neurocérébral à partir des concepts de la phénoménologie. Ou encore, que les neurosciences et la phénoménologie étaient des approches scientifiques concurrentes dans l'explication du fonctionnement neurocérébral ! Bien sûr, quoique je m'insurge contre Ricoeur, c'est contre les psychanalystes que je m'en prends. Eux aussi, quoique certains aient de très bonnes intentions (dont l'enfer est pavé), ont une attitude si ce n'est méprisante tout au moins décalée qui témoigne de l'incompréhension quant au rapport de la réalité psychique et du fonctionnement neurocérébral. Ils considèrent au mieux, implicitement, ou explicitement, que le fonctionnement neurocérébral s'il est pour quelque chose dans le fonctionnement psychique, ne l'explique ou ne peut l'expliquer totalement. Je doute qu'il y en ait qui n'aient pas vis-à-vis des neurosciences plus ou moins la même posture que Ricoeur. Même Pommier. S'ils se rapprochent des neurosciences c'est pour de mauvaises raisons. Celles qui consistent à trouver justification dans les avancées des neurosciences, ou pire valider ces avancées au nom d'une prétendue congruence entre celles-ci et des vérités psychanalytiques. En effet, peu, ou pas, pensent, ou s'autorisent à penser, que l'appareil psychique ne peut se penser que comme une fonction neurocérébrale singulière à Homo sapiens. C'est donc, s'ils s'en rapprochent, au titre de la dénégation. Pour ce qui me concerne, j'irais jusqu'à dire, en reprenant la terminologie de Changeux, que l'appareil psychique pourrait être un « objet mental » tel que les neurosciences le considéraient. Et donc digne d'être investigué comme tout autre « objet mental ».

D'une certaine manière c'est la position implicite de Chomsky. Vous me direz qu'en proposant cela je n'arrange pas mon cas. Pour certains mon matérialisme biophysique n'est qu'une sorte de scientisme dévoyé. Voir de délire. Je n'en ai cure. Et je persiste. Je ne suis pas sûr que Gérard, quand il m'a proposé de faire séminaire sur l'articulation entre neurosciences et psychanalyse (articuler la métapsychologie aux avancées des neurosciences), sache dans quel pétrin il se met. En particulier auprès de ses pairs. Le courage, comme en attestait Henri IV, *ce n'est pas de ne pas avoir peur, mais de faire les choses qu'on a à faire malgré la peur*. Il faut dire que les neuroscientifiques donnent des verges pour les battre. Ils se croient

obligés, justement pour ne pas passer pour des matérialistes bornés, de se référer et de faire allégeance qui à Spinoza, qui à Descartes, qui à Aristote ou à Platon, qui à Augustin ou d'autres encore. Histoire de dire qu'ils sont cultivés et ne sont pas des bœufs. Que ces neuroscientifiques aient été intéressés et alertés par ces penseurs profonds, que cela ait inspiré leur recherche, passe encore. Mais qu'ils s'en croient redevables est tout à fait hors de propos. Spinoza n'avait pas raison quoi que dise Damasio. Spinoza est un théologien, philosophe de surcroît, penseur métaphysique. Pas scientifique pour deux sous. Qu'il y ait asymptote entre pensée philosophique, ou pour ce qui nous occupe, pensée psychanalytique et approche neuroscientifique, est une évidence. Et qu'il y ait des penseurs philosophe où psychanalyste qui s'approchent au plus près et de manière pertinente du champ scientifique des neurosciences, c'est aussi une évidence. Spinoza par exemple, mais aussi bizarrement Heidegger ou Wittgenstein, quoique ni l'un ni l'autre ne se soucie des neurosciences. Certainement Chomsky qui lui y fait référence explicitement et de manière assez brutale et fruste (mais suffisante pour son propos de linguiste). Mais un rapprochement asymptotique est par définition discontinu... Ou peut-être continu à l'infini Et par ce fait nécessite deux champs discontinus parfois complémentaires. Pas toujours. En particulier pour traiter et investiguer ce que Lévi-Strauss nommait « Esprit humain ». Nomination qui de la part de ce scientifique déclaré et assumé, ombrageux même jusqu'au mépris (comme Chomsky), n'est pas susceptible d'être de l'ordre du compromis ontologique. L'esprit humain, chez Lévi-Strauss, ressort du matérialisme. C'est-à-dire, implicitement, des neurosciences. Il ne peut pas le laisser à l'investigation des philosophes ni aux psychanalystes. On peut faire l'hypothèse que si Freud avait vécu à notre époque il aurait lui aussi été le tenant d'un rapprochement avec les découvertes de ces neurosciences. Car en même temps qu'il enjoint aux psychanalystes de croire aux mythes des pulsions, il ne dément jamais que l'avenir de la compréhension finale du fonctionnement et de la structure de l'appareil psychique est du côté du neurophysiologique. Biologique disait-il. Croire aux pulsions peut être entendu comme conservatoire en attendant que des connaissances nouvelles sur le fonctionnement psychique n'adviennent du côté des sciences neurophysiologiques. Comme je l'ai déjà dit, mais redire est mon lot. Dans cette croyance, je ne suis pas Freud. Les neurosciences ne se substituent pas à la théorie psychanalytique qui est un champ de connaissances réel au même titre que la linguistique et l'ethnologie sont des champs scientifiques réels. La théorie psychanalytique sera alors dans la continuité asymptotique des neurosciences. Ce qui, d'une certaine manière, validera sa scientificité. A contrario, les neuroscientifiques n'ont aucunement besoin de l'assentiment des philosophes, des ontologues ou des psychanalystes pour valider

leur humanisme. L'humanisme n'est pas forcément spiritualisme et peut s'avérer à bon droit dans un matérialisme rationaliste. C'est en tout cas le pari de l'anthropologie structurale générale et de la psychanalyse structurale.

Il n'en reste pas moins qu'effectivement les neurosciences semblent emprunter une terminologie à d'autres champs. Philosophique et psychologique entre autres. On a longtemps reproché aux sciences biologiques et neurophysiologiques de ne pas avoir d'armature théorique et de n'être qu'expérimentales. Il est clair que quand on invente un champ, il est normal d'emprunter aux champs avec lesquels on se sent en affinité intellectuelle, parce qu'ils semblent s'intéresser aux mêmes objets, mais de manière différente, les concepts qu'ils utilisent de manière antécédente. Et qui, partant, on fait « penser » il ne s'agit pas seulement, comme je le disais tout à l'heure, de faire une sorte d'allégeance à ces champs connexes. En disant cela, je prêche pour ma paroisse, moi qui ai emprunté, à gauche et à droite, de multiples concepts. D'abord à la psychanalyse freudo lacanienne, à Dolto et à Mélanie Klein, mais aussi, pour des raisons sensiblement différentes, à la philosophie heideggérienne (être là) et pèle mèle à Parménide (être), à Socrate (l'innéisme), à Spinoza, à Derrida (la déconstruction), à Deleuze (l'expression), à Rosset, à Badiou (l'événement) et bien d'autres encore ... pour les détourner de leur définition et signification initiale. Une fois assimilés dans le champ qui les a détournés, ils prennent alors une valeur spécifique à nulle autre semblable et totalement hétérogène à celle qu'ils avaient dans le champ dans lequel ils ont été braconnés. Ce qui peut induire cruellement en erreur un lecteur ou un auditeur peu attentif ou qui a l'habitude de réfléchir à partir des « ressemblances » et non pas des « différences ». Ce qui est l'apanage de ceux pris par une sorte de paresse intellectuelle qui se disent : « ça ressemble à... », « ça me fait penser à... », « on trouve déjà cela chez un tel... », « il faudrait voir comment faire le lien entre ça et ça... » et des tas d'autres fadaises du même ordre. Ce qui les exonère de penser ce qu'ils lisent ou entendent dans la singularité de ce qui est énoncé. J'ai tout à fait conscience, et depuis longtemps, que même ceux (très peu) qui me lisent ou m'entendent, et ne peuvent que survoler superficiellement, ce qu'ils entendent ou lisent. En trouvant cela bien intéressant parfois. Et je comprends tout à fait pourquoi il en est ainsi et pourquoi ils ne peuvent faire autrement. Ricoeur est de ceux-là. Les termes braconnés par Changeux, Ricoeur, en père la pudeur, ne peut que maugréer pour lui faire entendre la réelle définition des concepts qu'il usurpe en leur donnant dans une autre acception. Acceptation qui n'est alors ni philosophique ni à fortiori phénoménologique. Il s'offusque du détournement. J'avais remarqué que,

plus ou moins, il faisait la même chose avec l'œuvre de Freud. Sauf qu'à l'égard de Freud il est plus clément. Et pourtant il reste un lecteur tout à fait hors pair de son oeuvre. Sans doute parce qu'il considère que Freud participe, quoi qu'il en veuille, au même champ que lui. Un philosophe qui s'ignorait. *L'avenir d'une illusion* ou *Malaise dans la civilisation* pourrait le laisser penser effectivement.

Cela étant dit, il faut entendre que les prétendus concepts chapardés à d'autres ne le sont pas au titre justement de concepts, mais de signifiants. Sans, bien entendu, que ceux qui sacrifient à ces larcins le sachent consciemment. Et la vertu d'un signifiant est d'être d'une certaine manière hors signification. Hors signification parce qu'arbitraire (matière sonore phonématique mise en forme pour parodier Saussure), il peut porter de multiples signifiés. Il est « polysémique » dit-on. Les psychanalystes, quand ils ont reçu les leçons de Lacan, le savent bien. Et font leur miel de cette réalité linguistique pour y aller, au moins mal, de leur interprétation dans la cure. Cette propriété du signifiant est ce qui permet, d'une certaine manière, de passer l'asymptote, dont je viens de parler, entre disciplines connexes voir affines. Mais cette qualité du signifiant, pour ceux qui n'ont pas cette conception en tête, cela introduit de la confusion et du malentendu. Si on veut s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer le lexique employé par exemple par Changeux pour élaborer sa théorie de la structuration de l'appareil neurocérébral dont les deux fondements théoriques sont l'auto-organisation et l'épigenèse (en dopamine) par stabilisation sélective. Donc, l'épigenèse par stabilisation sélective est le moteur de l'auto-organisation neuro cérébrale. Ces signifiants ambigus (confusants), mais aussi ambivalents sont, par exemple, « pensée », « objets mentaux », « conscience », « émotion », « espace de travail conscient » etc. ... qui marche aussi bien dans le registre de la philosophie ou de la psychologie que dans les sciences neurophysiologico-biologiques. Il faut un effort d'attention et de réflexion pour entendre comment dans ces sciences « la conscience » ou « l'espace de travail global conscient », mais aussi « l'objet » n'ont dans leur définition plus rien à voir avec ce que la philosophie ou la psychologie croit entendre dans ces termes quand ils sont employés dans les théories biophysiques neurocérébrales modernes. Il en est de même pour les signifiants issus et détournés de la psychanalyse freudo-lacanienne quand ils sont repris et redéfinis dans la théorie et la métapsychologie psychanalytique structurale.

À titre d'exemple, et pas vraiment fortuit, dans le cours de mon propos d'aujourd'hui, on peut évoquer la définition que Changeux donne de « l'objet mental ». Rien à voir

avec la définition d'un objet (psychique) tel qu'il est défini dans la théorie freudienne en référence à la libido et aux pulsions. Rien à voir non plus avec celle qu'on pourrait en donner dans la psychanalyse structurale comme étant l'enjeu d'un rapport au monde économique dynamique de l'appropriation et du rejet, de la maîtrise et de la soumission, sous l'égide d'abord du Moi idéal puis de la constellation moïque tant dans la névrose que dans la survie et aussi dans le vivre. Dans ces trois champs, on ne parle absolument pas du même objet. Et il faut en rester à un véritable syncrétisme intellectuel paresseux pour pouvoir s'illusionner que l'on parle de la même chose. Pourtant entre la définition de l'objet dans la psychanalyse structurale et l'objet mental tel que défini par Changeux il ne peut pas ne pas avoir si ce n'est une coïncidence tout au moins un rapport. Car s'il n'y avait aucun rapport entre les deux, il faudrait renoncer au matérialisme radical de la psychanalyse structurale. Bien sûr dès mon premier opus, je l'avais si ce n'est explicitement déclaré, mais bel et bien posé. Je vais vous remémorer (pour ceux qui ont eu la curiosité de se pencher sur les théories de Changeux). La définition que donne Changeux des objets mentaux dans *L'Homme neuronal*¹ :

« *L'objet mental* est identifié à l'état physique créé par l'entrée en activité (électrique et chimique) *corrélée* et *transitoire* d'une large population ou « assemblée » de neurones distribués au niveau de plusieurs aires corticales définies. Cette assemblée, qui se décrit mathématiquement par *un graphe*, est « discrète », clause et autonome, mais n'est pas homogène. Elle se compose de neurones possédant des singularités différentes qui ont été mises en place au cours du développement embryonnaire et postnatal. La carte d'identité de la représentation y est initialement déterminée par la « mosaïque » (graphe) des singularités et par l'état d'activité (nombre, fréquence des impulsions qui y circulent). »

Il reprend cette définition dans *La Nature et la Règle*,² sous-titre *Ce qui nous fait penser*. Il y précise que cette assemblée de neurones s'identifie à l'état d'activité dynamique corrélé avec cette population topologiquement définie et distribuée de neurones et de connexions : « ***Un objet mental est le résultat d'une assemblée de neurones qui a pour fonction de coder et de représenter dans le système neuronal ce que le système sensoriel perçoit et de le stocker mémoriellement. Cette*** »

¹ L'Homme neuronal page 174 édition Pluriel

² La Nature et la règle page 103 éditions Odile Jacob

« représentation » est strictement neuronale « inconsciente » (Jean-Pol Tassin dirait « analogique »³) et constitue une « image » mentale (et non psychique) qui met en ordre les effets de percepts primaires ... » qui sont déterminés par des interactions avec le monde extérieur ou intérieur. Ce qui fait dire à Changeux que « le graphe neuronique qui lui est associé (ou percept) doit son existence au fait qu'il est en prise directe avec l'objet extérieur ».

Ce traitement du percept, qui est lui-même un objet puisqu'il bénéficie lui aussi d'un graphe neuronique, donne lieu à une « image » qui est un objet mémorisable et qui de ce fait ne nécessite plus l'interaction avec l'environnement. « Il s'autonomise ». Son autonomie ne se conçoit que s'il existe un couplage de neurones du graphe, stable dans le temps, et qui préexiste à son évocation. Sans cet objet mental, il ne pourrait y avoir « d'objet ». Et réciproquement. Ce qui veut dire que Changeux postule qu'il existe véritablement des objets concrets extérieurs que les systèmes sensoriels seraient en mesure de percevoir aussi ces informations projetées dans les aires du cerveau qui organisées épigénétiquement en « objets mentaux » susceptibles de les traiter. Ce qui est un raccourci. Selon la psychanalyse de structurale, pour qu'il y ait véritablement un objet concret perceptible il faut, auparavant ou concomitamment, la constitution d'une capacité à produire un objet psychique. Et en deçà par la vertu du langage et de la langue. Cette constitution psychique de l'objet comme représentant psychique de la représentation mentale n'étant possible que parce qu'il y a sous-jacent la potentialité automatique de constitution d'un objet psychique « imaginaire » quand il est repris dans la langue ...

Je concède volontiers pour qui n'est pas neuroscientifique (et aussi psychanalyste) que cette batterie de définition et de concepts laisse assez perplexe. Il est bien difficile d'entrer véritablement dans la signification qu'elles recèlent. Cela se clarifie un peu si on fait l'hypothèse que tout objet mental est le résultat à la fois d'une programmation génotypique (déterminée génétiquement par les gènes pour une espèce donnée, « enveloppe génétique ») et phénotypique (qui détermine épigénétiquement une activation de gènes spécifiques à chaque individu et qui aboutit à une stabilisation). Mais je ne suis pas sûr que cette hypothèse soit pertinente. Et véritablement éclairante. Si elle l'était alors cela voudrait dire que tout objet mental (un graphe ou une assemblée de neurones) qui a une fonction spécifique dans l'appareil neuro cérébral est prédéterminé dans son architecture neuronale générale

³ *Les coulisses du cerveau, sous-titre L'inconscient aux commandes* éd Dunod

et qu'il ne dépend pas de la perception : il l'organise et la rend possible. Cette architecture est universelle pourrait-on dire, mais elle dépend pour s'actualiser de processus épigénétique dont le moteur serait les impulsions (électriques) spontanément émises par les neurones. Bien évidemment, ce que je raconte là est ma manière de concevoir la structuration de l'appareil psychique plaqué sur les concepts dont se sert Changeux pour expliquer la structuration et le fonctionnement de l'appareil neurocérébral. La question est de savoir s'il est légitime de penser le modèle de l'appareil psychique à partir du modèle de structuration et de fonctionnement neurocérébral tel que le propose Changeux. Et si la lecture structurale que je fais du modèle de Changeux (mais aussi celui d'Atlan et de quelques autres dont il n'est pas question ici) est pertinente ou s'il s'agit d'une interprétation farfelue et fallacieuse. Paralogique en quelque sorte et délirante. Car si cette hypothèse est valide, l'appareil psychique et l'appareil neurocérébral auraient en commun des modes de structuration et de fonctionnement similaires et complémentaires. Même pire, comme je l'ai évoqué tout à l'heure, l'appareil psychique pourrait bénéficier d'être un objet mental, tel que Changeux le définit, qui intègre d'autres objets mentaux que la psychanalyse structurale repère comme : fonction subjective réelle, fonction symbolique et fonction imaginaire. **Fonctions dont les graphes neuronaux ont pour fondement l'objet mental « appareil à langage »** (les aires de Broca et de Wernicke entre autres : ce que Chomsky nommait module syntaxique). Mais pas seulement quand il s'agit du registre subjectif.

Ne pensez pas que ce développement et ce retour à Changeux étaient une diversion qui nous éloignait de la problématique du corps dans le lien social. La matérialité corporelle, la dimension charnelle du lien social comme présence. On en était resté à cette histoire d'image inconsciente du corps qui s'avère être une véritable intuition métapsychologique de Dolto. On avait évoqué que cette image inconsciente du corps n'était pas seulement moïque comme la plupart des psychanalystes post freudiens l'avaient envisagé et tenté d'en articuler théoriquement la réalité. Une certaine lecture de Dolto, en particulier celle de Gérard Guillerault, laisse penser que s'il y a image « inconsciente », ce qui est déjà un oxymore ou une incongruité dans la formation du « corps », celle-ci ne peut être que subjective. Et, partant, neurocérébrale puisque l'émergence subjective signe l'avènement de la fonction psychique dans l'organisation neurocérébrale. Pour le dire dans les termes de Changeux, l'objet mental corps neurocérébral apparaît, ou se structure, au moment de l'épreuve de subjectivation qui signe la présence psychique au monde du

nourrisson. Et pour qu'il y ait présence subjective au monde, **il faut qu'il y ait, d'une manière ou d'une autre, du corps qui atteste de cette présence.** Or pour qu'il y ait fonction psychique de présence au monde, il faut que neuro cérébralement se constitue, ou soit constitué préalablement, un objet mental réellement inconscient puisque la conscience de la conscience n'est pas advenue au nourrisson. C'est-à-dire une assemblée de neurones qui traite des perceptions internes, issues des différentes parties de l'organisme, et l'unifie en un corps. Et que cette assemblée de neurones fixés soit stabilisée en « image » mémorisable dans la mémoire à long terme. **Changeux évoque des neurones constituant les aires somatosensorielles de l'hémisphère droit qui portent la perception des muscles, du squelette, des viscères et de la peau**⁴. Il ajoute que ce traitement neurocérébral des informations perceptives permet « d'avoir son corps propre ». Au point que les lésions de ces aires neurocérébrales⁵ entraînent une « dissociation » où certaines parties du corps ne sont plus perçues (plus vivantes pourrait-on dire) et que cela constitue une « déshumanisation » dit-il. On voit que, dans cette perspective, « l'image du corps inconscient » réelle, neurocérébralement constituée et mémorisée, permet d'Ex-sister au sens de la psychanalyse structurale. Mais elle est non identifiable. C'est à ce titre qu'elle est « inconsciente ». Dans cette occurrence on pourrait dire que le Sujet Ex-Siste parce qu'il a une matérialité neuro cérébrale effective (endogène) qui le supporte, et lui permet d'être au monde corporellement sans intentionnalité autre que l'affirmation péremptoire de cette Ex-Sistence. Cette manière d'être au monde, sur le mode Ex-Sistentiel, est donc réelle (subjective et inconsciente). C'est souvent à cela que l'on a affaire dans la psychanalyse avec les nourrissons et les enfants infans : la non-constitution de cette image mentale neurocérébrale qui permet l'image inconsciente du corps psychique. Comme si le registre subjectif ne pouvait advenir épigénétiquement.

On voit, dans cette tentative de théorisation, que « l'image » n'est ni scopique ni « sémantique ». C'est une pure « représentation » neuronale qui rend compte des sensations charnelles internes et qui à ce titre constitue une unité organique « isolée » pour revenir à ma métaphore thermodynamique. Évidemment du point de vue de la théorie psychanalytique structurale, on peut se poser la question éminemment spéculative, qu'un neuroscientifique considérerait sans doute comme nulle et non

⁴ *La nature est la règle* page 58 édition Odile Jacob

⁵ Changeux fait allusion à un patient Olivier Saks, dans son livre *Musicophilia* sous-titre *La musique le cerveau et nous* ; éd Points

avenue, du « comment » cet événement de subjectivation advient ? À mon sens la constitution de l'objet mental « image inconsciente du corps » et l'avènement du registre subjectif seraient la conséquence de deux « événements » l'un épigénétique, la vocalisation phonématique ; l'autre perceptif, l'épreuve du miroir qui, vous le savez, ne procède pas à l'avènement du Moi, mais du Sujet. Ainsi, on pourrait dire que l'épreuve du miroir agit comme un effet de pseudo imprégnation qui « cristalliserait » pour reprendre l'expression d'Atlan⁶, d'une part l'objet mental image inconsciente du corps et d'autre part le registre subjectif réel.

Pour en revenir un peu à l'engagement du corps dans les différentes modalités de lien social, il est bien évident que cette modalité psycho- neuro- sensorielle de présence du corps dans le monde quand la structuration topico économique est inversée, quoi qu'elle soit aussi effectivement permanente tout au long du vivre et non pas seulement au moment de l'émergence subjective et de la cristallisation du système neuronal de l'image inconsciente du corps, n'est actualisée de manière exclusive (c'est-à-dire sans autre modalité de présence corporelle / charnelle) que dans l'indifférence engagée qui procède de l'attention psychique exclusive à chacun qui en bénéficie. Dans cette occurrence le corps charnel « imaginaire » est comme « désactivé ». Il y a longtemps je parlais de « corps absent » ce qui n'était pas tout à fait exact, le corps psychique subjectif inconscient est présent (narcissisme primaire pour Freud), ce qui s'absente dans le « corps absent » c'est la dimension moïque imaginaire du corps (narcissisme secondaire). Comme si l'organisme, à cet instant, manifestait intensément cette image du corps inconsciente de telle sorte de rendre sensible l'actualisation de la présence subjective. Mais si cette modalité de lien social est pertinente dans le colloque social ordinaire et plus spécifiquement dans la position subjective de l'aide et du soin (indifférence engagée), elle est nécessaire, mais pas suffisante quand il s'agit d'attachement qui nécessite l'affection. Ni quand il s'agit de passion qui nécessite des manifestations de tendresse intime. Dans ces deux autres modalités, l'engagement requiert une proximité charnelle « sensible » spécifique, mais qui culmine dans la passion⁷. Reste que pour que cette proximité charnelle puisse se vivre, il faut que son degré soit régulé par les instances moïques, ultérieurement à l'avènement de la subjectivité, qui ordonnent d'abord le registre symbolique puis le registre imaginaire. C'est à ce prix qu'il peut y avoir un retour conscient sur la perception de l'image du corps inconscient dans la langue, dès lors

⁶ *Le Cristal et la fumée*

⁷ Cf le tableau du séminaire précédent

appréhensible scopiquement. Et ce corps imaginaire devient alors la proie, l'objet du mode relationnel d'abord totalitaire (prédation/soumission) puis « hominisé » par les instances moiïques (idéal du Moi/Surmoi) de telle sorte de le transformer en comportements sociaux ordinaires sous l'égide de l'ordre symbolique culturel. Acceptable pour le dire autrement.

Étant entendu que ce besoin de proximité des corps phylogénétiquement acquis, en tout cas chez les mammifères, est d'une certaine manière vital. C'est ce dont attestent naturellement les nouveau-nés et les nourrissons. Que ce besoin vital fasse intervenir les organes génitaux, ou pas est tout à fait contingent quoique l'attrance sexuelle est tout à fait réelle et plus ou moins bien répartie. Sans doute de manière gaussienne comme il m'arrive de le dire. La mise en jeu relationnelle de la fonction génitale, des organes génitaux copulateurs et des organes dits sexuels secondaires, n'est pas plus vitale ni même centrale, dans la vie des êtres humains que d'autres fonctions organiques : nutritionnelles, immunitaires, hormonales, pour ne citer que celles qui sont souvent perturbées par les dysfonctionnements psychiques. Il n'y a donc pas lieu de les mettre au centre de la vie psychique. Ni, a fortiori, de la cure. Loin s'en faut. Étant entendu que toutes les fonctions organiques peuvent être affectées par le fonctionnement psychique comme mode d'expression de ses dysfonctionnements. A contrario jamais un dysfonctionnement d'un de ces systèmes ne peut être retenu comme cause des dysfonctionnements psychiques. Ils sont des effets. Dans cette perspective ils ne sont que des « symptôme » ambivalents : à la fois organiques et psychiques (« expressif » ou « signifiant »). Et comme tout symptôme, il se présente comme exprimant corporellement une tentative de résolution de conflits psychiques, mais toujours dans la douleur et/ou la souffrance.

LES DEUX CORPS D'HOMO SAPIENS : UN NOUVEAU MODÈLE NEURO-PSYCHANALYTIQUE

Cette dichotomie supposée n'est pas nouvelle. D'autres avant moi l'avaient perçu et on avait proposé l'hypothèse (Guillerault), mais du côté d'une dichotomie moiïque, quoique pas seulement. S'esquisse déjà l'opposition Moi/Sujet. Mais en empiriquement puisque le sujet, le concept de sujet, ne trouvait pas de définition. Si vous avez suivi là où je voulais en venir, il s'agissait de montrer à la manière de Kantorowicz ⁸ que d'un point de vue psychique, Homo sapiens hérite (épigénétiquement) de deux « corps ». L'un est, le premier réel « inconscient », c'est à dire subjectif qui s'avère par une configuration neuronale spécifique. L'autre symbolico-imaginaire, c'est-à-dire moiïque, qui s'avère essentiellement par la configuration neuronale dédiée à la structuration de l'appareil linguistique et à celle de l'organisation de la fonction visuelle. Cette image du corps consciente, comme je l'ai évoqué, s'avère être la « personne » adressée à soi « imaginativement » : se reconnaître et aux autres : être reconnu. C'est de là que vient une certaine confusion entre, disons, « image narcissique du corps » (amour de soi) et « érotisation » (sexualisation). On pourrait, en effet, théoriquement penser que le corps sexué, c'est-à-dire attestant de la différence des sexes, n'est pas forcément sexualisé ou érotisé. La personne est symboliquement ou homme ou femme selon un principe de réalité bio physiologique. La différence de sexuation n'intervient pas du fait bio physiologique, mais seulement quand cette réalité est prise dans la langue qui la nomme. Lacan en a fait, il y a fort longtemps, la démonstration avec son histoire de lattris-mes. Cette nomination est réputée symbolique. C'est à mon sens inexact. Elle est imaginaire. C'est de l'ordre de la présentation qui permet dans le cas du vivre ordinaire, où il y aurait dynamique terminale Sujet/Moi, l'entrée en relation objectale sous le mode élémentaire de la captation/rejet. Cette autour de cela que se noue « l'échange » qui n'est jamais symbolique (quoi qu'en disent Mauss et Lévi-Strauss), mais toujours imaginaire. C'est autour de ce fait structural binaire que s'élabore la fomentation des échanges interpersonnels, mais aussi sociétaux. Quand il s'agit de « commerce sexuel », l'enjeu est, dans l'attachement et l'affection, un « don » du corps réciproque (mais **dé-libéré** de la soumission et exempt de la captation, ce qui est un exploit) qui engage les organes génitaux dans la copulation. C'est une manière d'affection jouée dans l'assouvissement de l'excitation bio physiologique des organes génitaux. Oui je sais, je ne suis guère romantique. La sublimation et l'idéalisation ne

⁸ Les deux corps du roi

sont pas mon fort. Et le principe de plaisir confine à l'activité des circuits de la récompense et se résume, comme Freud le clame, à l'abaissement des tensions au niveau le plus bas. Ce qui n'est guère glorieux, mais peut-être plaisant au point de s'activer. Les bonobos s'y adonnent. Pour cela l'hétérosexualité n'est pas obligatoire. Tout est bon et tout est possible, on le voit aujourd'hui. Dans cette occurrence c'est le registre moïque quasi exclusivement qui entre en jeu (les jeux de l'amour et du hasard). Le corps moïque objectal quasi exclusivement même si l'instance subjective est présente.

Dans le cas de la survie et de la névrose, c'est sensiblement différent. La configuration psychique se présente alors comme une structuration plus complexe avec une subjectivité défaillante et une structuration prémoïque qui met en dialectique deux ou plus de ses instances. Dans cette occurrence le corps représente symptomatiquement la (ou les) dialectique conflictuelle qui se déploie dans l'appareil psychique entre les différentes instances. Ce qui rend l'échange interpersonnel et social problématique, symptomatique. Et en particulier la relation sexuelle qui sauf exception exceptionnelle ne peut s'accomplir sous la modalité ultime du don et de l'affection qui atteste de l'attachement. Se jouent alors des mises en scène les plus rocambolesques, douloureuses et sordides qui soient, réduites au passage à l'acte réitéré de la soumission et de l'intrusion/possession dans tous ces états, du plus mécanique au plus violent. Rien ne peut l'empêcher. Souvent il y va de la survie où se combinent dépendance et maîtrise pour pallier l'Inexistence autour de laquelle s'organisent la survie et la névrose. Mais ce n'est qu'un symptôme parmi une flopée d'autres qui indique seulement une dysfonction de la structuration topico-dynamique, en général complémentaire, des acteurs. Décidément il faut entendre que les psychanalystes structuraux ne sont ni des sexologues ni des psychologues. Les histoires sexuelles de nos analysants ne sont pas plus importantes ou centrales que toute autre manifestation symptomatique. Reste que pour ces personnes « leur image consciente du corps » tout comme le corps moïque est en souffrance. Les perturbations de leur « commerce » sexuel en attestent.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de ce qu'il advient du « commerce sexuel » pour ce qui concerne ceux dont la structuration psychique s'avère inversée. Ce qu'on peut dire liminairement c'est que justement il n'y a pas « commerce sexuel » au titre qu'il n'y a pas échange objectal possible. Qu'alors cela se présente non plus du côté de la dynamique moïque de la « personne », mais du côté de l'autre « corps », celui réputé

inconscient. L'Acte sexuel (qui n'est ni un rapport ni une relation), dans cette occurrence, s'avère comme l'ultime expression de la tendresse dans un lien social radical. Cela change même la physiologie de l'orgasme. Essentiellement chez la femme. Ex-stase dit-elle. Et elle n'a pas tort. Les hommes sont plus démunis. Pénis oblige. Pas tous. Ceux qui l'ont connu connaissent ce dont je parle, les autres ne peuvent que l'imaginer. C'est-à-dire ne rien en connaître. J'ai dit antérieurement que le modèle de l'Acte sexuel, et son aboutissement sont l'Ex-stase. Et ce n'est pas une figure poétique ou rhétorique. C'est un fait psychique, comme dans le mysticisme.

Pour en terminer avec cet aparté concernant les natures du corps pris et représentant les dynamiques /dialectiques subjectivo moïques, on peut faire retour sur le texte de la genèse considéré comme mythologique ⁹ et en parfaire l'interprétation métapsychologie. Étant rappelé que l'hypothèse serait que ce récit raconte entre autres l'ontophylogenèse de l'appareil psychique chez Homo sapiens. Dans cette perspective l'Eden serait symbolique d'un lieu, la nature idéalisée harmonieuse pour tous les êtres vivants, où l'homme serait une pure subjectivité incarnée. Ce serait l'état de « nature » parmi les autres êtres vivants sur lesquels il règne par délégation. C'est en cela qu'il serait, ainsi qu'Eve secondairement, à l'image de dieu¹⁰. Mais incarné. Corporisé matériellement. Glaiseux. Le rite de la chute signifierait alors la transformation psychique, voulue par Dieu dans la théologie calviniste de la prédestination prélapsaire, qui aboutirait à la mise en place des instances moïques donc procède les relations objectales et la mise en place de l'image du corps consciente d'elle-même. Alors que dans la conformation édénique seule l'image du corps inconsciente opérait. Et dont la pudeur était absente (qui implique la culpabilité surmoïque). Des peintres du XVe siècle, comme Durer ou Lucas Cranach L'Ancien, tentent d'en donner une représentation picturale quand ils peignent Adam et Ève ou l'Eden. François d'Assise qui parlait, dit-on, aux oiseaux avait lui l'intuition de la place de l'homme dans la création avant la chute : primus inter pares. La nature (le réel) de l'homme est d'être subjective et synchronique. L'arbre de la connaissance et son fruit (réputé défendu dans le texte), symboliseraient la tentation de l'accès au savoir réflexif et l'entrée dans l'imaginaire objectal. Nécessité pour appréhender le monde,

⁹ Bible traduction Segond mais aussi celle de Chouraqui

¹⁰ Genèse Livre I, Versets 26-27 : *Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.*

Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.

l'interpréter, au détriment de le vivre, ici et maintenant. Concomitamment, entrée donc dans le temps chronologique « diachronique » au détriment de l'exclusivité du temps synchronique « harmonique » édénique toujours présent maintenant. Lequel s'oppose au temps chronologique, passé-présent-futur. Pour faire simple se structure là l'opposition entre nature (édénique subjective) et culture moïque annoncée comme pré consciente et de ce fait douloureuse et souffrante. Les mythologues théologiens ont la même idéalisation que les psychanalystes structuraux quant à la position subjective ! Car la genèse d'une certaine manière (ceux qui en ont élaboré le mythe) ne prend pas en compte dans son approche de la réalité humaine du vivre la nécessité d'une configuration psychique où le subjectif entre en dialectique avec le moïque. Les inventeurs de ce récit en restent aux seules instances pré-moïques (Moi idéal, idéal du Moi, Surmoi). Et donc au destin inéluctable de l'homme après la chute dans la survie ou dans la névrose. D'où, donc, est exclu l'hypothèse de l'avènement du Vivre (subjectivo/Moïque ou Moïco/subjectif). Sans doute ces inventeurs étaient-ils de fins cliniciens sociologiques de la réalité humaine et avaient observé que la majorité des humains étaient dans la souffrance psychique. Il fallait qu'ils en trouvent une raison (pas une cause). Le serpent et la femme les leur donnent : le mal et la perversité. Et toutes les constructions théologiques découlent de ce mythe fondateur. Avec de multiples variantes. L'invention du Paradis (du concept de Paradis) découle de cette prise de position pessimiste initiale. Cette invention suppose le Vivre comme inaccessible. Dans cette hypothèse, l'invention du Paradis n'est pas exactement un retour à l'Eden. C'est un aboutissement. Ce mythe édénique trouve son complémentaire dans le mythe du Christ et de la vie éternelle. Car il y a en effet une incohérence logique dans l'énoncé de la genèse. Il est peu probable qu'étant créé à l'image de dieu, l'homme soit condamné seulement à la survie. Dieu ne peut être conçu comme un survivant éternel. Ce n'est pas sérieux. C'est en cela que le Nouveau Testament innove. Il complète l'ancien un en donnant une résolution à cette incohérence logique. Si cette hypothèse pseudo exégétique (assez calviniste il faut bien le dire) doit être formulée, Il faut donc inventer un subterfuge et à proprement parler un deus ex machina : Le Christ. Et une modalité : la crucifixion. C'est-à-dire la mort. Le deus ex machina c'est le Christ à la fois fils de l'homme et fils de dieu. La mort devient un simple rite de passage qui permet de transformer la constellation prémoïque en Moi véritable. De fait tous les hommes sont fils de dieu, mais il n'est abouti que par l'exception de Jésus qui est le véritable homme à l'image de dieu. Ce sur quoi la mort aboutit c'est sur la promesse de la résurrection des corps à travers la résurrection du Christ et donc l'avènement de la dynamique moïco-subjective ou

subjectivo-moïque du vivre. Mais toujours pas sur cette terre. C'est demain. On rase gratuit. Ça n'arrivera pas, mais sachez que cela peut exister. Théoriquement.

Rien de nouveau sous le soleil. Et les mythologies bibliques du Nouveau Testament ont le même pessimisme que nos philosophes. Les humains sont voués à la survie et leur salut est dans la mort. Heidegger, Freud et Lacan ont la même conviction. Être pour la mort professe Heidegger. Mais il se peut que parmi les mythologues il y en ait qui croient véritablement à cette fiction. Et que quand ils la professent, c'est pour eux une véritable réalité. C'est le propre d'une religion de transformer une fiction en réalité (toujours imaginaire). Il n'y a guère de différence, de ce point de vue, entre le judaïsme et cette variante qu'est le christianisme. À ceci près que Paul invente l'universalisme. Cette fiction de la résurrection (l'avènement des deux corps de l'homme) et de la vie éternelle, il la promet à l'humanité entière, sans numerus clausus. Il faut bien dire, si on en croit la fin des cures structurales, que l'unification des deux corps est assez pénible. Mais il n'est pas nécessaire de passer par la mort pour y accéder. Reste que les textes bibliques sont bien intéressants pour un psychanalyste.

Bon, je l'ai dit, ces considérations sont dignes d'une exégèse théologique du café du commerce. Mais cela peut métaphoriquement parler à certains. Et puis, d'une certaine manière, c'est un hommage à ma mère. Elle avait la conviction que je devais être pasteur. Comme mes oncles : l'un était un pentecôtiste orthodoxe ; l'autre évangéliste avant la lettre, et exclu de l'Église réformée de France. Pasteur, pour moi c'était exclu étant donné mon incapacité précoce à croire quoi que ce soit et qui que ce soit... mais tout de même, ce n'est pas loin.

J'espère que maintenant on cessera de me tarabuster sur ce que je fais de la sexualité dans la psychanalyse structurale. Rien et pas plus qu'autre chose qui tarabuste les humains. Ce n'est pas un sujet métapsychologique. Laissons les affres de la copulation aux sexologues, urologues, gynécologues et même aux médecins généralistes. Et les surprises de l'amour (idéalisé) et de l'érotisme (sublimé ou pornographique) aux poètes, aux romanciers, aux peintres et autres plasticiens. Freud et Lacan ont eu bien du mal à s'en dépêtrer. D'ailleurs, ils ne s'en sont pas dépêtrés...

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

J'avais fait remarquer que cette assertion devait être prise dans sa littéralité psychanalytique et non pas, comme le propose le poète, du côté de faire chanter les mots. À savoir que sans la musique, sans le phénomène musical neuropsychique, il ne pourrait y avoir ultérieurement « chose », ou « a-chose », puis « objet ». Que la musique, l'aptitude musicale, participait fondamentalement à l'émergence et à la structuration de la fonction psychique neuro cérébrale que la psychanalyse structurale modélise comme appareil psychique à l'instar de l'appareil à langage. Et que son développement se fait à l'instar et concomitamment de celui de l'appareil à langage que la linguistique structurale a modélisé. Je ne sais plus bien où j'en étais resté. À vrai dire là où je me suis arrêté n'a pas grande importance. D'ailleurs vous-même y avez prêté sans doute peu d'importance. Et il est de notoriété publique, que je ne cesse de me redire... mais, il est vrai, toujours différemment. Je crois que je pérerais sur les trois manifestations phonatoires du nourrisson et du bébé : le gazouillis - les vocalises - le babillage. Manifestations phonatoires qui se succèdent et ne sont pas sans incidence sur la structuration de l'appareil psychique. J'avais sans doute commencé à exposer ce qu'il advenait chez le nourrisson des deux aptitudes neuro cérébrales de phonations linguistique et musicale. C'est d'autant plus flou dans mon esprit que lors du cercle qui a succédé à ce séminaire nous avons évoqué par anticipation ce que je n'avais pas encore énoncé dans ledit séminaire. Il me semble que j'avais introduit le phénomène de « bifurcation » épigénétique qui advient à un certain moment. Moment où les registres phonématique et sonématique se dissocient pour entamer un destin singulier à chaque registre. On peut repartir de là. Peut-être en étais-je au moment où j'essayais de caractériser cette dichotomisation. je rappelle que :

- D'une part les traits discrets phonatoires issus de l'aptitude au langage parce qu'ils font retour s'avèrent alors véritablement « phonème » et se constituent en un système restreint isolé. Et l'effet de ce retour vocalique entraîne la transformation en « lettre ». La lettre, dans cette acception, permet l'organisation structurale du registre sémiotique langagier. Elle constitue la première pierre d'opposition formelle (qui spécifie le fondement de la structuration psychique) de ces traits discrets phonématiques et la constitution d'un registre ou d'un ordre. La concaténation des lettres génère, pour chacune d'elles, une « valeur » du fait de sa différenciation (par opposition) de perception d'avec toutes les autres. Chacune « vaut » en soi parce que, du

point de vue de l'éprouvé sonore, elle est unique et se différencie de toutes les autres. Et c'est ici que nous retrouvons Saussure. La lettre est pour la psychanalyse structurale la plus petite unité linguistique qui permet la constitution ultérieure du présignifiant symbole. Transformation nécessaire pour passer d'un pur système d'information shannonien phonématique **isolé** centripète (subjectif pour la psychanalyse structurale) en **un système fermé** constitué de « présignifiants symboles » lesquels sont formés d'agglomération de lettres qui émet de manière centrifuge une intentionnalité psychique de captation /rejet sur des a-choses qui ne sont pas encore des objets. Rapport au monde préobjectal donc pour la psychanalyse structurale. Il n'y a, à cette phase, aucun retour de l'extérieur. En clair dans le langage courant sans échange et sans dialogue. Tout ceci préfigure la structuration ultérieure d'un véritable **système ouvert** (moïque) qui permet la dynamique intentionnelle du dialogue, de l'échange et de la quête autorisée par la conscience de la conscience que la langue, enfin advenue, permet. Ce moment transitoire de babillage permet de dépasser le mode d'être au monde péremptoire avant d'entrer, provisoirement, dans la toute-puissance que le Moi idéal produit unilatéralement.

- Cet événement opère le même effet de structuration, parallèlement, sur l'actualisation du registre musical. Étant entendu que l'on postule qu'il s'est constitué précédemment un trésor de sons musicaux, pré et post naissance par quasi imprégnation, là encore, à partir des sons musicaux en usage dans la culture qui a vu naître l'enfant. Trésor de traits discrets musicaux qui au moment des vocalisations prennent la consistance de « sonèmes ». Lesquels sonèmes sont eux aussi, à leur tour, transformés en « notes » par la vertu du retour et des effets musicaux que les vocalises recèlent sur l'audition (percept) de celui qui les émet. Ces sonèmes sont immédiatement perçus, par anticipation, comme des « notes ». Mais ils seront véritables notes quand ils seront nommés dans la langue. Les notes à ce moment sont de nature physique « harmonique ». C'est dire qu'à la différence des lettres, issues des phonèmes, elles ne se distinguent pas par leur « valeur » oppositionnelle intrinsèque, mais par leur différence de hauteur « vibratoire ». Elles restent à jamais de l'ordre de « l'information » aussi bien a-symbolique qu'a-sémantique. C'est cette différence de nature qui fait que cette bifurcation est irrémédiable : sans retour.

Après Pythagore, Rameau en était persuadé qui considérait à sa manière que la musique était un système d'information « harmonique » et qu'à ce titre elle relevait

de la science. Sciences des accords pourrait-on dire qui relevait d'une production « créative » selon des règles mathématiques appropriées. On pouvait anticiper quels accords et quelle suite d'accords étaient bons et relevait donc de l'art musical. Bach à la même époque, mais non pas dans un traité d'harmonie, avait sans doute la même conviction quand il écrivait l'art de la fugue, le clavecin bien tempéré ou les variations de Goldberg. Il est notable que Rameau n'a véritablement commencé à composer qu'à partir de 50 ans. Et, principalement des opéras. Bach n'a jamais écrit aucun traité. Ses traités étaient ses œuvres.

On voit que la capacité à vocaliser déclenche un quasi-phénomène de catalyse qui cristallise et dichotomise le registre linguistique et le registre musical constitués chacun à partir d'unités sonores spécifiques. C'est un effet épigénétique.

La musique, dans cette perspective, est constituée comme un pur système d'information et le reste. À jamais. Il n'y a donc rien de commun, hormis qu'ils s'actualisent tous deux avec l'évènement vocalique, entre le système linguistique et le système musical, et ce malgré leur « ressemblance » phénoménologique apparente. Jakobson l'avait déjà abruptement dénoncé. Il faut noter que le système musical ne se transforme pas, comme le système proto linguistique, avec l'irruption chez Homo sapiens moderne du module syntaxique. Il n'y aurait pas « sémantisation » de la musique telle qu'elle s'avère dans le registre linguistique. Et la musique restera à jamais hors imaginaire. Et ces deux systèmes, quoi qu'ayant une origine commune dans la possibilité neuro cérébrale à produire intentionnellement des sons et de les structurer en système et quoique tous deux soient impliqués dans l'émergence de l'appareil psychique, n'auront plus jamais la même « utilité ». C'est dire qu'il est illusoire, et impertinent, de tenter à partir de la fonction de la langue de retrouver si et comment la musique pourrait remplir cette même fonction de « signifier ». De fait, elle fait entendre, car fondamentalement elle **signifie** quelque chose. Mais pas dans le registre de la signification ni même du signifiant, car un système d'information ni ne communique ni ne participe à la cognition et à l'intelligibilité du monde. **La musique s'adresse exclusivement à « l'entendement » subjectif de l'appareil psychique.** À son fonctionnement et à sa dynamique. La perception, mais aussi la composition musicale, ne concerne pas au premier chef la pensée réflexive (sémantique) propre à la conscience de la conscience. Elle relève pourtant comme la fonction linguistique d'un mode de fonctionnement psycho-neurocérébral « productif » préconscient. C'est-à-dire de mise en ordre « symbolique » au sens de Lévi-Strauss. Pour faire vite, elle émerge, essentiellement, dans sa production à la

pensée sauvage. Car c'est aussi cette aptitude taxinomique qui contribue originellement à l'ontogenèse de l'appareil psychique, qui organise la complexification et la structuration de toute œuvre musicale. Il est vrai que cette complexification, quand il s'agit de musique savante, semble faire appel, aussi, à la capacité réflexive moïque. Donc de la langue. Tant pour composer que pour interpréter. Mais la connaissance consciente des règles de composition et d'interprétation ne suffit pas à expliquer pourquoi la musique fait « œuvre ». Mozart composait à quatre ans alors qu'il n'avait aucune connaissance consciente des règles de composition. Rameau connaissait les notes avant les lettres. Verdi a appris l'harmonie juste avant d'écrire Falstaff qui est un de ses derniers opéras et sans doute pas le meilleur. Ce qui indique qu'il faut des dispositions d'organisation à la fois neurocérébrales et psychiques particulières avant tout savoir empirique ou toute connaissance musicale pour œuvrer dans le registre musical (on appelle cela le talent, faute de mieux).

On peut risquer une hypothèse : la musique serait synchronisée avec le fonctionnement et la dynamique de l'appareil psychique. Elle en serait le miroir Et cette « synchronie » serait la seule utilité adaptative de la musique. Cela exclut définitivement toute correspondance de la musique avec la langue. Mais aussi toutes les autres attributions fonctionnelles émotivo idéalisées qu'on lui plaque. En particulier, comme je m'en suis déjà expliqué, de n'être qu'une simple activité ludique distractive dont le but serait de motiver les circuits neurocérébraux de la récompense (du plaisir). Il faut faire l'hypothèse que la musique est une prime expérience du « Penser ». Ce « penser » qui, comme on le sait, est anobjectif. Il faut donc s'en convaincre la musique n'a aucune utilité adaptative pragmatique. Mais si cela en dit sur sa fonction originelle, cela n'explique en rien pourquoi la musique perdure. Une fois rempli son rôle éphémère, dans l'émergence et la fondation de l'appareil psychique, elle pourrait s'éteindre (le thymus disparaît dès que la croissance est atteinte). Pourquoi perdure-t-elle et s'avère-t-elle synchronisée avec le fonctionnement de l'appareil psychique arrivé à sa maturation de survie ou de vie ? Et à quels effets adaptatifs pour Homo sapiens cette synchronie est-elle destinée ? Si elle a une utilité fonctionnelle, c'est sans doute du côté de la reprogrammation permanente de la structuration psychique qu'il faut faire l'hypothèse. Mais affirmer cela péremptoirement ne dit pas pourquoi cette utilité de synchronie et de reprogrammation est nécessaire et opère. **On pourrait faire l'hypothèse que si la musique opère, comme matière sonore, à la reprogrammation psychique elle serait complémentaire dans la vie diurne à l'utilité fonctionnelle de reprogrammation des rêves dans le sommeil. Qu'ils soient de**

matière phonématique stochastique subjective ou de matière sémantico-sensorielle moïque. Il y aurait complémentarité nécessaire entre ces deux modes de reprogrammation.

On peut tenter de conclure ce rappel concernant la séparation radicale de la musique et de la langue en affirmant que le registre sémiotique (subjectif) de l'appareil psychique n'est pas constitué originellement de phonèmes, mais aussi de « sonèmes ». C'est dans cette configuration « phonèmes » / « sonèmes » que l'événement « présence subjective », à soi-même adressée puis aux autres, prend corps et s'implante comme fonction psychique humaine nécessaire. L'enseignement que l'on peut tirer de cette démonstration où est théorisée la complémentarité nécessaire de l'aptitude musicale et de l'aptitude linguistique dans l'ontogenèse de l'appareil psychique et de leur autonomie ultérieure, est que le registre neuro cérébral « sémiotique » (aptitude à traiter systématiquement des unités d'informations perceptibles oppositionnelles), ne se circonscrit pas au seul thésaurus phonématique. Concomitamment se déploie le thésaurus, tout aussi sémiotique, des sonèmes. Ce qui peut faire penser, par extrapolation, que le système neuro cérébral a la capacité d'organiser tous les autres systèmes perceptifs sur le même mode sémiotique de thésaurus d'unités discrètes oppositionnelles. De fait la sélection d'éléments unitaires primaires, par opposition, pour constituer des éléments structurés fonctionnels ne se limite pas aux phonèmes et aux sonèmes. Si on admet qu'avant tout un organisme vivant se structure comme un système d'information global. C'est, alors, ce qui différencie la matière organique des organismes vivants. Depuis Shannon, et la biologie moléculaire (et Schrödinger), cela, semble admis. C'est dire que toute activité produite par l'appareil neurocérébral pour produire ces systèmes adaptatifs ne peut échapper à cette loi de sélection par opposition binaire (ce que l'ethnologie structurale repère comme principe paradigmatique organisationnel symbolique des activités humaines sociales) en système isolé (Darwin intuitivement pensait que la musique était un système isolé), fermé ou ouvert pour paraphraser les lois de la thermodynamique. Ce constat implique que si l'appareil neurocérébral se structure d'abord et essentiellement comme un système d'information alors on peut faire l'hypothèse que tous les systèmes perceptifs neurocérébraux se structurent d'abord aussi comme des systèmes d'information dénués de sens et que puisqu'ils se structurent à partir d'un thésaurus d'éléments primaires (plus petite unité d'information visuelle, sensorielle, olfactive, gustative comme le phonème et le sonème) et qu'à ce titre ils participent eux aussi au registre sémiotique de l'appareil psychique. Cette hypothèse est nécessaire si on a l'ambition de modéliser et

d'articuler théoriquement d'un point de vue anthropo-métapsychologique l'ensemble des Arts. Quoique selon toute vraisemblance, due aux connaissances paléolithiques actuelles, les autres arts n'apparaissent qu'avec la modification de Fox p2 il y a quarante mille ans et donc avec la capacité syntaxique acquise par Homo sapiens moderne. Ces autres arts poétiques, plastiques ne peuvent apparaître que si le registre imaginaire s'avère avec l'avènement de la langue qui permet la représentation psychique que la conscience de la conscience (réflexive) autorise. Ils s'inaugurent donc de la possibilité de « représentation visuelle » imaginaire que la langue permet. C'est dire que dans la phylogenèse des aptitudes adaptatives du genre homo, seule la musique serait commune à toutes les sous-espèces puisqu'elle ne nécessite pas la mutation génétique propre à Homo sapiens. De la musique avant tout autre art donc.

Cette dernière remarque nous permet de revenir à la spécificité de la musique par rapport aux autres arts. Puisqu'elle naît concomitamment avec la structuration de l'appareil psychique, **elle s'avère essentiellement sémiotique**. Tout au moins dans son origine et son émergence. À ce titre elle ne procède pas et ne peut procéder de l'imaginaire. C'est pourquoi elle ne dit rien, n'exprime rien ne représente rien, au sens superstructurel superficiel et banal de ces termes, comme la langue le fait. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle ne « dit rien », « n'exprime rien » ou qu'elle ne « représente rien ». Elle le fait dans un autre registre. Mais pas comme la langue du côté communication / cognitif. Elle donne à entendre autre chose et d'une autre manière. La musique participe du « Réel ». Elle « parle » donc le registre inconscient. Elle en est l'unique expression. Disons que, d'une certaine manière, elle l'actualise. On pourrait même dire qu'elle le « représente » formellement et le donne à entendre. En particulier par le truchement de la voix.

Mais s'en tenir à l'actualisation de la voix par la musique n'est pas suffisant pour la définir. Comme je l'ai évoqué, les vocalises ne concernent que l'aspect « harmonique » de cette émission sonore particulière. La dimension harmonique de la voix est sans doute essentielle. Mais cette dimension n'est pas suffisante pour qu'il y ait musique véritable. Dans les vocalises primordiales, ne se manifeste que ce qu'il m'est arrivé par ironie et antiphrase d'appeler « le chant freudien » manière de faire entendre que l'inconscient n'est pas ce que Freud prétendait qu'il soit (lieu du refoulement primaire et secondaire), mais avait à voir avec ce que la voix a de fondateur dans l'émergence du Sujet comme inconscient, mais toujours présent. Ce qui, dit comme ça, évoque quelque chose, mais ne prouve rien. Pour aller plus avant,

il est essentiel de faire retour à ce que la musique est. D'abord reconnaître que les vocalises ne sont pas « mélodiques ». Elles ne s'agencent pas comme un air. Elles sont « harmoniques » et « rythmiques » au sens physico auditif du terme. En effet on sait qu'un son émit par la voix ou certains instruments (à l'exception des instruments à percussion) produisent une note d'une certaine hauteur vibratoire. Cette note est dite fondamentale. Par exemple le « la » qui aujourd'hui équivaut mondialement à 440 Hz. Mais cette note fondamentale génère, en même temps qu'elle est émise, des sons complémentaires nommés « harmoniques ». Ils sont, du point de vue vibratoire, des multiples de la hauteur de celle dont procède la note fondamentale : l'harmonique de rang deux sonne à $440 \text{ Hz} \times 2 = 880 \text{ Hz}$, l'harmonique du rang trois sonne $440 \text{ Hz} \times 3 = 1320 \text{ Hz}$ etc... Jusqu'à la limite de l'audition humaine. Les harmoniques sont perçues, mais pas consciemment identifiées. Disons qu'elles sont préconscientes. Une personne ayant l'ouïe absolue nommera la note fondamentale, mais pas les harmoniques quoiqu'elle le pourrait. Cet ensemble de sons harmoniques complexes inscrit la vocalise dans une dimension de simultanété (plusieurs hauteurs, vibrations en un). **C'est cette simultanété qui instaure dans l'appareil psychique la dimension synchronique propre au registre subjectif inconscient. Le Sujet (Inconscient, dans le sens restreint de non « identifiable » c'est-à-dire n'ayant aucun rapport avec l'identité comme le disait Leclair), puisqu'il s'actualise d'un éprouvé synchronique persistant (toujours présent maintenant) d'être au monde, se fonde et s'instaure, dans l'appareil psychique, de cette capacité harmonique : déjà de la note et de ses harmoniques puis de l'accord.** Je dis « déjà », car la dimension harmonique de la musique ne se réduit pas à ce seul phénomène physique. Elle se joue, dans la musique savante, essentiellement dans l'art d'accommoder les accords comme le démontre, entre autres, JP Rameau dans son traité d'harmonie. Aussi JS Bach comme je l'ai indiqué surtout dans l'art de la fugue.

Dans ce moment vocalique, l'éprouvé d'Ex-sistence et de présence au monde et d'abord « autistique ». Il ne faudrait pas se méprendre sur ce qualificatif d'autistique. Aujourd'hui, et parce que l'on a une appréhension erronée des troubles symptomatiques que le nourrisson et les enfants exhibent, ce signifiant a une connotation pathologique. Dans l'acceptation où je l'emploie ici, il n'en est rien. Il y a un siècle Mélanie Klein avait déjà formulé théoriquement qu'il ne fallait pas considérer ces manifestations, d'apparence pathologiques, si on les réfère à tort à la clinique psychiatrique des adultes, comme morbides. Déjà elle avait affirmé qu'ils témoignaient des phases par lesquelles l'appareil psychique passait universellement pour opérer sa structuration. Dolto et Aubry, en actes, ne disaient pas autre chose. Il

ne faut pas perdre de vue que la clinique psychanalytique structurale est une clinique de la transformation permanente de l'appareil psychique. Transformation permanente qui est empêchée dans les psychonévroses. C'est en cela qu'il y a pathologie. Aussi bien avec les adultes, mais à fortiori avec les enfants, il ne s'agit pas d'une clinique de la morbidité pathologique figée. Et la cure chez les enfants est fondée sur ce présupposé théorique. Le postulat est que tant qu'il y a structuration de l'appareil psychique quel que soit l'intensité de la manifestation, qu'on considère à tort comme symptomatique et morbide, il n'y a pas pathologie. Principe d'auto-organisation épigénétique oblige. Disons que la phase de subjectivation débouche sur une organisation structurale autistique qui peut, si la structuration de l'appareil psychique de l'enfant se bloque à cette phase, avoir une connotation et une apparence pathologique. Transitoire dans le premier cas, chronique s'il s'agit d'une fixation. Dans la clinique avec les enfants, parasitée par la culture psychiatrique et la politique de santé mentale ambiante, on oublie cette réalité de l'auto-organisation de l'appareil psychique. Même à Hygie. Et que cette auto-organisation est essentiellement épigénétique interne. C'est pourquoi je faisais référence toute à l'heure aux trois états. Donc si on reprend la métaphore « isolée » chapardée à la thermodynamique, il faut entendre cette phase autistique comme une organisation psychique autocentrée (c'est-à-dire avec une intentionnalité centripète), prémisse radicale de l'autonomie qui advient quand l'appareil psychique arrive à sa structuration terminale. À cette phase on pourrait dire que le monde, par opposition à cet isolement conséquence de la sortie de la confusion sensorielle, prend consistance par défaut ou par opposition à cette Ex-sistence subjective dès lors psychique. Nouvelle intentionnalité qui se dissocie et prend le relais de l'intentionnalité téléonomique biologique de perdurer comme (tout) organisme vivant. L'intentionnalité psychique d'Ex-sistence est « d'être ». Être au monde subjectivement.

Bon ... on va en rester là pour aujourd'hui ...

Merci de votre attention

Marc Lebailly